

EXTRAIT DU « ROI DE LA NUIT » DE JEAN DE LA HIRE :

CHAPITRE III

Le Départ

Quant à l'essentiel des extraordinaires travaux entrepris soudain et menés rapidement sur la partie la plus sauvage et la plus isolée du vaste domaine de M. Maxime d'Olban, le secret avait été bien gardé.

Certes, les journaux régionaux s'étaient mis en curiosité active ; la presse parisienne avait été aussitôt alertée par ses correspondants départementaux : elle avait envoyé des reporters.

Mais les ateliers principaux étant sévèrement surveillés, les détenteurs du secret étaient peu nombreux. Donc les journalistes et le public ne surent que ce que savaient les ouvriers et les manœuvres. Cela put en définitive se résumer ainsi : « M. d'Olban faisait construire une machine pour aller dans la stratosphère, comme avaient fait d'autres savants bien avant lui. Il avait un illustre collaborateur en la personne de M. Saint-Clair, le Nyctalope, qui serait le pilote de l'appareil lorsque celui-ci s'élèverait de Terre vers le zénith. » Les journaux de la France et du monde entier en écrivirent, certes, beaucoup plus long, mais ils n'en dirent pas davantage.

Toutefois MM. d'Olban et Saint-Clair n'avaient pas l'intention de garder toujours le secret. Bien au contraire, ils voulaient que d'abord les scientifiques puis le grand public fussent informés, exactement et complètement informés.

C'est pourquoi le 27 août une vingtaine de savants et de journalistes, presque tous vivant à Paris, reçurent, par lettre recommandée, l'invitation de se rendre au château des Pins le 29 août. L'hospitalité leur serait assurée jusqu'au 31 août inclus. Le 30, une « conférence d'informations » leur serait faite par M. d'Olban ; le lendemain, ils assisteraient « au départ de M. Saint-Clair et de quelques autres personnes pour un voyage sans précédent ». La lettre d'invitation ne donnait pas d'autres détails. Mais elle contenait toutes les indications nécessaires pour que les invités pussent se rendre facilement, sans erreur et sans retard, au château des Pins, par Le Mans et Longpré (Sarthe).

Il y eut donc affluence d'hôtes, au château, dès le début de l'après-midi, le 29 août. Bien entendu, tous les amis étaient là, qui avaient assisté, le 26 août, à la séance du conseil définitif. Mme Gervais, l'intendante-gouvernante, eut fort à faire, d'autant plus que le personnel domestique du château avait dû être provisoirement augmenté par « un extra » de deux maîtres d'hôtel, de quatre valets et de quatre femmes de chambre engagés au Mans, à Tours, même à Paris. Le préfet du Mans avait prêté, en aide-maître queux, son propre cuisinier. Bien entendu, Véronique ne s'occupait de rien de tout cela. Par ordre de son oncle, elle vivait en complet repos, n'ayant d'autre travail que de préparer, avec sa femme de chambre particulière, le trousseau et les quelques menus objets que, d'après les conseils de Saint-Clair, elle emporterait vers la planète Rhéa. Menu bagage, car les voyageurs interplanétaires étaient tenus à ne pas encombrer de leurs bagages personnels l'*Olb.-I*. Des vêtements spécialement prévus, étudiés, fabriqués, d'ailleurs uniformes sinon de mêmes taille et pointure, faisaient partie de ce que M. Fageat avait emmagasiné dans « le wagon » sous la dénomination comptable de : « Approvisionnements généraux ». Il y avait là de quoi manger et boire pour longtemps, de quoi se vêtir sous les plus diverses températures, de quoi offrir en gracieusetés de paix, de quoi lutter en hostilités de guerre : Saint-Clair avait dressé la liste de tout cela, qu'on dût l'acheter tout fait ou le faire fabriquer spécialement, et cette liste avait été le sujet de bien des examens, supputations, discussions entre le Nyctalope, M. d'Olban, Soca et Vitto.

La conférence du 30 août remplit tous les auditeurs d'un admiratif étonnement. M. d'Olban raconta simplement la découverte et la fabrication du nouveau métal Z-4, fit la démonstration de l'attraction de la planète nouvelle Rhéa sur ce métal, énuméra les décisions prises, les travaux accomplis et, enfin, exposa clairement les logiques hypothèses que la science permettait de formuler quant aux possibilités du voyage interplanétaire et d'un séjour d'êtres humains dans ce monde de Rhéa.

L'on ne dort guère, au château et sur les chantiers, pendant la nuit du 30 au 31.

Ce dernier jour, la matinée fut consacrée à la visite, par petits groupes, du wagon interplanétaire, l'*Olb.-I*, et l'étonnement admiratif de tous les visiteurs ne fit que croître.

Que de commentaires ! que de doutes ! que de certitudes ! que d'appréhensions et d'espoirs !...

Mais enfin, à seize heures, ce fut le moment des adieux. D'abord intimes, familiaux et amicaux, dans le salon-bibliothèque de M. d'Olban. Véronique, qui en elle-même exultait de bonheur, Véronique eut la force de discipliner son émotion, de refouler les larmes qui sourdaient à ses yeux. Le Nyctalope et le savant s'étreignirent. Avec Son Excellence Gnô Mitang ce fut un peu cérémonieux ; cordial avec Ariste Fageat chaleureux et même rieur avec Soca et Vitto exubérants.

Ensuite, dans la cour d'honneur du château, les sept voyageurs interplanétaires — car, avec la permission de Saint-Clair, ses deux Corses s'étaient adjoint un jeune mécanicien extrêmement expérimenté, adroit, ingénieux, au surplus un peu gavroche, d'ailleurs doué de courage et de sang-froid, qui était venu de Paris au début des travaux et que, depuis lors, tous les chefs avaient pu juger à l'œuvre ; il se nommait Jean Margot... Donc, dans la cour d'honneur, les sept partants serrèrent des centaines de mains, répondirent à autant de sourires émus.

Et une sorte de cortège se forma, qui se mit en marche, par ce bel après-midi d'été, à travers les bois ombreux, vers la désormais fameuse colline des Genêts, où une grande foule était rassemblée, maintenue en ordre et à suffisante distance par plusieurs brigades de gendarmerie que le préfet du Mans avait tout exprès mobilisées.

L'*Olb.-I* était un parallélépipède de vingt mètres de longueur sur cinq de côté, à doubles parois d'aluminium. Son avant, ou face antérieure, avait une troisième paroi faite tout entière avec le métal Z-4 ; quarante panneaux extérieurs en feuilles de plomb, serrées entre deux plaques d'amiante, panneaux mobiles électriquement et aussi par un système de ressorts maniables sans électricité, recouvraient cet avant et pourraient le découvrir en proportion de la quantité de force attractive rhéane que les voyageurs interplanétaires jugeraient opportun d'utiliser. L'arrière, ou face postérieure, était tout entier un projecteur d'une puissance jusqu'à ce jour inconnue. Quant à l'intérieur de l'*Olb.-I*, machinerie à l'avant et à l'arrière, il réalisait, sur quinze mètres de longueur, un wagon d'habitation avec quatre cabines privées, un poste d'équipage de quatre couchettes, une chambre de veille et de travail qui serait aussi la salle à manger, une cuisine-office et, enfin, les commodités indispensables. D'un bout à l'autre, sous un plancher à six trappes, se succédaient les huit compartiments du « magasin », où étaient rangés vêtements, approvisionnements, outils divers, pièces de rechange, matières utiles, armes et munitions. En tout de quoi vivre, quant à la nourriture, pour sept être humains, pendant un an de rationnement, à condition, bien entendu, que la planète Rhéa fournît l'élément liquide, c'est-à-dire l'eau potable ; or les astronomes étaient unanimes à affirmer qu'il y avait des nuages de pluie dans la couche d'atmosphère entourant la planète nouvellement découverte.

Donc, même si se réalisait l'hypothèse très pessimiste de l'absence totale, sur Rhéa, de matières humainement comestibles, les terriens étaient certains d'avoir de quoi se nourrir suffisamment jusqu'à la date, scientifiquement calculée et fixée, de leur possible retour à la Terre.

Ce fut à dix-sept heures trente, ce 30 août, que, tous les adieux étant bien terminés au milieu de l'immense émotion générale, les voyageurs interplanétaires s'enfermèrent dans l'*Olb.-I*.

Véronique d'Olban fut la première à gravir l'escalier mobile ; Gnô Mitang la suivit ; puis Vitto, Soca et Jean Margot ; enfin Ariste Fageat et Léo Saint-Clair.

Après un dernier large salut de la main droite, le Nyctalope attira sur lui la double portière d'aluminium, et la fermeture fut aussitôt hermétique. L'escalier mobile se replia automatiquement et s'encastra, au-dessous de la porte, dans l'alvéole rectangulaire qui lui était destiné.

Désormais les sept terriens étaient séparés du monde terrestre pour le temps d'au moins une année.

Depuis plusieurs jours ils s'étaient si bien préparés à cette séparation, ils avaient par avance si souvent vécu cette suprême minute, que toute leur émotion des adieux cessa pour chacun d'eux, à l'instant où ils passaient du dernier échelon de l'escalier dans le wagon qui allait les emporter à travers des milliers de lieues de stratosphère, c'est-à-dire de l'espace vide qui sépare l'atmosphère terrestre de l'atmosphère rhéane.

Dans le wagon chacun d'eux avait sa place de départ : Véronique et Vitto à la cuisine et au poste de veille et de travail qui serait aussi la salle à manger ; Saint-Clair et Gnô Mitang à la machinerie

d'avant, Soca étant leur adjoint mécanicien ; Fageat et Margot au magasin à huit compartiments, dont les trappes étaient ouvertes, car il importait de constater partout dans le wagon le comportement de toutes choses pendant au moins la première demi-heure du voyage, voyage qui, d'après les calculs de Maxime d'Olbens, devait avoir une durée d'environ cent cinq heures à la vitesse moyenne de soixante kilomètres par minute.

Le premier mot prononcé dans l'*Olb.-I* le fut par Saint-Clair.

— Attention.

Il avait la main sur le levier de fonctionnement électrique des panneaux obturateurs ; ce levier tournait selon un cercle gradué à quarante degrés ; chaque degré correspondait à l'un des quarante panneaux qui couvraient, puis devaient découvrir et éventuellement recouvrir, les sections avant de l'*Olb.-I*, toutes composées d'une surface continue de métal Z-4. Le Nyctalope et l'astronome avaient calculé que, pour le démarrage du lourd wagon, pour son départ dans l'espace, il suffisait d'ouvrir vingt panneaux sur quarante.

À deux pas de Saint-Clair, Gnô Mitang veillait sur les appareils de contrôle ; ceux-ci devaient révéler : soit la bonne marche des divers mécanismes mis en action, soit une perturbation toujours possible. Au mot de Saint-Clair, le Japonais reprit :

— Paré !

Minute violemment émouvante ! Un silence, pendant lequel tout le monde fut attentif. Les cœurs battaient, les visages étaient pâles. Au seuil de la porte de la cloison étanche séparant la machinerie du poste central, Véronique et Vitto étaient debout ; dans le poste même, Fageat et Margot ne montraient que leur buste, car ils étaient cachés à demi dans les profondeurs du magasin. Quant à Soca, adjoint mécanicien, il se tenait à deux pas en arrière des deux « patrons », tout tendu dans l'éventualité de recevoir un ordre nécessairement bref et qui devrait être exécuté à l'instant même.

Soudain le Nyctalope :

— Nous partons.

Et sa main droite manœuvra rapidement le levier de manière à faire fonctionner les panneaux obturateurs numérotés de chiffres impairs, donc de un à trente-neuf.

L'on ne perçut aucun bruit, à peine une légère secousse, car l'*Olb.-I* était placé sur une longue glissière de cent mètres soigneusement graissée, de telle sorte qu'aucun frottement, si peu brutal qu'il fût, ne devait se produire. L'on ne pouvait rien voir à l'extérieur, car par prudence (l'on ignorait la réaction qu'aurait pu avoir la matière dans des conjectures si nouvelles), les hublots, au nombre de vingt, qui étaient répartis tout le long du wagon, à droite et à gauche, étaient hermétiquement clos.

Convaincu que le départ avait eu lieu, Saint-Clair dit encore :

— Je donne toute la vitesse.

Du même geste que précédemment, il manœuvra le levier, appuyant cette fois le talon de frappe sur les plots électriques portant les numéros pairs, donc de deux à quarante.

Toujours dans le silence et l'immobilité des sept voyageurs, une, deux, trois, quatre minutes s'écoulèrent, minutes marquées par le grand chronomètre visible de partout dans la machinerie.

Alors, de sa fine voix extraordinairement calme, Gnô Mitang dit avec un léger sourire, perceptible surtout dans ses yeux bridés :

— Si tout va bien, nous sommes à trois cents kilomètres de la colline des Genêts.

— Oui, fit Saint-Clair.

Se tournant vers Soca il ajouta avec un léger sourire :

— Ouvre les hublots doucement.

— Des deux côtés ? demanda le Corse.

— Oui.

Soca commença par la droite ; il dévissa le système de fermeture des hublots d'aluminium ; bientôt six lentilles de cristal, trois à droite, trois à gauche, étaient découvertes. Ces lentilles d'une grande épaisseur pouvaient supporter d'énormes pressions et les chocs les plus violents.

D'un même élan, Saint-Clair, Gnô Mitang, Soca, Véronique, Vitto, Fageat et Margot furent devant les hublots. Avidement ils regardaient au dehors. Ils ne virent rien, que la nuit criblée d'étoiles ; et c'était tout naturel, car l'atmosphère terrestre n'est épaisse que de soixante-quatre kilomètres, et déjà l'*Olb.-I* en était sorti. D'autre part, l'on n'avait ni la sensation, ni l'impression d'aucun mouvement ; l'on pouvait croire (et il fallait faire un effort de pensée pour ne pas le croire) être dans un wagon complètement immobile ; aucun mouvement ne trahissait sa progression dans l'espace. Car

le déplacement, quelque rapide qu'il soit, ne peut produire aucun effet sensible sur l'organisme, lorsque la masse d'air dans laquelle se trouve le corps humain se déplace avec ce corps ; aucun habitant de la Terre ne s'aperçoit de la vitesse du globe qui, avec sa couche d'air, le transporte à travers l'espace à raison de quatre-vingt-dix mille kilomètres à l'heure. Le mouvement dans ces conditions ne se ressent pas plus que l'immobilité.

Cela, tous les voyageurs le savaient, car ils étaient bien instruits des conditions spéciales dans lesquelles devait s'accomplir leur voyage. Néanmoins, ils ne purent se défendre d'un certain étonnement. On ne réalise pas tout de suite qu'on est transporté à une vitesse fantastique, alors qu'on se sent immobile et qu'on voit tout immobile autour de soi.

Enfin le silence et l'immobilité furent rompus. Saint-Clair dit :

— Soca, ouvre les hublots avant.

En effet, ménagés dans la masse même du métal Z-4 qui formait tout l'avant de l'*Olb.-I*, se trouvaient deux hublots ; ils n'étaient pas recouverts, eux, de panneaux mobiles en plomb, mais d'un fort volet d'aluminium. Par un mécanisme admirablement agencé, ce volet extérieur s'ouvrait si l'on ouvrait le volet intérieur. La vitre-cristal de ces hublots avant était plus épaisse encore que celle des hublots latéraux ; l'une d'elles, celle de droite, était une lentille grossissante analogue aux lentilles des plus puissants télescopes, de telle sorte que, l'*Olb.-I* volant droit vers la planète Rhéa, les voyageurs pouvaient, par le hublot avant gauche, voir la planète telle qu'elle s'offrait à l'œil nu, sans diminution de distance ; mais, par le hublot avant droit, on pouvait voir la planète intensément grossie et, par conséquent, connaître à l'avance les détails de sa structure.

Alors, les sept voyageurs, groupés devant le hublot avant gauche, eurent l'impression qu'ils progressaient dans l'espace, et cette impression leur vint à la vue de la planète Rhéa qui grossissait devant eux de seconde en seconde.

Et dès lors il ne se passa rien, rien.

Il est peut-être difficile de concevoir que le voyage le plus extraordinaire que jamais les hommes aient accompli, soit dépourvu de tout incident et même à proprement parler de tout pittoresque.

Lancé de plus en plus loin de la Terre vers la planète Rhéa en vertu de l'attraction exercée par cette même planète sur l'*Olb.-I*, l'énorme wagon progressait dans l'espace en ligne droite, sans secousse, sans bruit. Et la femme et les hommes qu'il transportait ne voyaient, à travers les hublots latéraux, d'autre paysage que l'infini de l'espace étoilé. Le déplacement était d'ailleurs si rapide que les étoiles semblaient être toujours les mêmes. Mais par le hublot avant l'on voyait grossir de plus en plus la planète Rhéa, si bien que ce fut le seul spectacle auquel s'attachèrent, d'ailleurs avec une avidité passionnée, les sept occupants de l'*Olb.-I*. Car tous s'étaient rassemblés dans la machinerie et ils se poussaient alternativement du hublot avant gauche au hublot avant droit, le premier normal, le second grossissant. À celui-ci la planète apparaissait de plus en plus semblable à ce qu'on peut imaginer que serait la Terre si on la voyait à des centaines de lieues de distance ; des montagnes, des plaines, des mers ou plutôt des étendues qui devaient être des masses liquides semblables à nos mers et à nos océans.

— Le curieux, dit soudain Véronique, c'est la couleur. Tout est jaune sur Rhéa, d'un jaune de plus en plus vif et chaud, couleur « bouton d'or » par exemple.

— En effet, dit Gnô Mitang.

Pendant le quart d'heure suivant, aucune parole ne fut prononcée. Les pensées de chacun étaient à la fois perplexes et tumultueuses. On ne savait que dire parce que l'on avait trop à dire. Mille hypothèses fourmillaient dans les esprits. Mais Saint-Clair, dont le sens pratique n'était jamais aboli pour si extravagantes que fussent les circonstances, Saint-Clair tourna le dos à l'avant, regarda à gauche et à droite Véronique et ses compagnons et dit en souriant :

— Je crois, Véronique, qu'il serait bon de nous mettre à table : j'ai faim.

— C'est vrai, s'écria la jeune fille en riant, je n'y pensais plus !

Elle s'élança vers le poste central qui servait tout à la fois de cabinet de travail, de salon de réunion et de salle à manger.

La table avait été déjà mise par elle et Vitto tout de suite avant le départ ; les mets apportés du château de M. d'Olbans composaient un repas froid. Pour ce soir l'on boirait du Champagne que Saint-Clair, amateur de bons vins, avait spécialement, choisi. Les sièges étaient des escabeaux à la fois légers et solides. Chacun prit place, trois d'un côté, trois de l'autre et Véronique au bout de la table. Vitto et Soca se lèveraient de temps en temps pour faire le service. Et ce fut le premier repas que

prirent les voyageurs dans le spacieux et confortable véhicule qui les emportait dans la stratosphère à une vitesse de un kilomètre par seconde, de soixante kilomètres par minute, de trois mille six cents kilomètres à l'heure.

L'atmosphère du wagon était maintenue normale par un appareil producteur d'oxygène et absorbateur de carbone ; un autre appareil électrique maintenait une température constante de dix-huit degrés. Si le voyage avait dû se prolonger pendant plusieurs jours, l'appareil à air n'aurait pas suffi à assainir constamment l'atmosphère ; il aurait fallu dans ce cas faire fonctionner un autre appareil, plus puissant, plus productif, plus absorbateur, que l'on tenait en réserve dans le cas où l'atmosphère de la planète Rhéa ne conviendrait pas complètement aux poumons humains, et dans le cas où ceux-ci seraient dans l'impossibilité définitive de s'y adapter.

Les convives se sentaient en grand appétit, quoiqu'ils eussent fort bien déjeuné au château d'Olbans. C'est que toute leur machine vitale était singulièrement excitée, même peut-être sans qu'ils en eussent conscience. Ils étaient d'une gaieté exceptionnelle, les mots les plus innocents les faisaient rire et Fageat lui-même, le sombre et taciturne Ariste Fageat, se montrait gai compagnon.

Gnô Mitang, qui le surveillait d'instinct, ne surprit pas en lui le moindre jeu de physionomie qui pût être suspect à un titre quelconque.

Ainsi arriva-t-on jusqu'au moment où retentirent les douze coups fortement argentins sonnés par le grand chronomètre de la machinerie.

— Minuit ! cria Véronique.

Et sans autre motif, elle éclata de rire. Elle se leva, passa dans la machinerie, et alla se planter devant la lentille grossissante.

— Oh ! s'exclama-t-elle, nous allons nous écraser dessus !

Mais Saint-Clair, qui l'avait immédiatement suivie, lui mit doucement la main sur l'épaule et dit :

— Non, c'est l'effet de la lentille télescopique ; venez à l'autre hublot.

Gnô Mitang, Fageat, Vitto, Soca et Margot étaient derrière eux ; et tous contemplèrent la planète Rhéa, tantôt à l'œil nu, tantôt à travers la lentille grossissante.

Mais peu à peu la fatigue leur fut sensible, et enfin ils n'y purent résister. Saint-Clair déclara qu'il resterait de garde pendant deux heures, puis qu'il irait réveiller Gnô Mitang qui, à son tour, éveillerait Soca, lequel serait remplacé par Vitto. Les tours de veille ayant ainsi été établis pendant huit heures, chacun gagna, soit sa cabine, soit une couchette du dortoir. Et, le Nyctalope veillant seul, l'*Olb.-I* continua de filer vers la planète qui maintenant était obscure, presque invisible, car elle ne recevait plus directement les rayons du soleil, caché à elle par la Terre.

CHAPITRE PREMIER
L'Expérience de Claude Maricourt

À l'été 2014, ainsi que les Occidentaux mesurent le temps sur Terre, la planète Rhéa approchait de la ceinture de Kuiper. Déjà, on pouvait voir dans le ciel le Nuage Oort qui déployait son blanc manteau à l'horizon.

Dans le Grand Désert Nordique, la vie était rare et difficile. Il n'y avait pas de pluie et, donc, guère de nourriture pour assurer la subsistance d'une faune au demeurant peu importante. À part quelques insectes aux étranges carapaces rougeâtres, qui grésillaient çà et là, nul n'aurait pu considérer ce lieu comme son « foyer ». Pourtant, au cœur de cette aride désolation, se dressait un grand bâtiment, au toit bas, camouflé — rien de plus que des murs en béton emboîtés les uns dans les autres, pour protéger ses résidents des vents dévastateurs qui balayaient sans cesse le désert. Son but était à l'évidence purement fonctionnel : c'était une sorte de base, qui n'était visiblement pas destinée à un séjour permanent.

Un élégant aéronef sphérique planait juste au-dessus de cette construction. En contrebas, sur le toit de l'un des bâtiments, trois hommes vêtus de combinaisons gris pâle, les yeux protégés par des lunettes noires, supervisaient le chargement dans la coque du vaisseau de nombreuses caisses que soulevait un rayon tracteur.

Une fois que le chargement des caisses fut achevé, l'un des hommes parla dans un communicateur attaché à son poignet :

— Équipe d'Exploration-1 à *Oxus*, me recevez-vous ? demanda-t-il.

— Je vous entends, EE-1, répondit une voix masculine. Où en est-on ?

— Ce sont là tous les échantillons que nous avons rapportés de notre expédition dans cette région, monsieur De Soto, fit le premier homme. Tout y est.

— Bien. Koynos sera content. Jusqu'à présent, tout s'est passé en douceur. Continuez le travail, EE-1. *Oxus* terminé !

L'aéronef prit de l'altitude, puis décrivit un virage sec et fila vers le Nord.

Dans l'aile est de la base, il y avait un vaste laboratoire, encombré d'instruments scientifiques et baignant dans une lumière orange. Là, Claude Maricourt travaillait sur le prototype d'un nouveau convertisseur matière-antimatière alimenté en énergie par l'*heliose*, cet étrange minéral que l'on trouvait uniquement sur Rhéa.

Claude avait été le plus jeune physicien expérimental jamais engagé par le CERN de Genève. Peu après — cela remontait à seulement trois ans — il avait été invité à déjeuner dans un luxueux restaurant de Nyon par un homme nommé Koynos. Curieux, Claude avait accepté l'invitation.

Koynos était un homme grand, pâle, musclé, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Étrangement, il semblait impossible de lui donner un âge ; il pouvait avoir entre 30 et 50 ans. Il n'avait pas longtemps tourné autour du pot, et, sans attendre le café et les digestifs, il avait abordé la raison de son invitation.

— Je représente une organisation de savants et d'explorateurs connus sous le nom de *Nouveaux Quinze*, avait-il dit à Claude. Je recherche un physicien tel que vous.

— J'ai déjà un emploi, avait répliqué Claude.

— Sur Terre, oui, avait déclaré Koynos en souriant. Le poste que je vous propose est situé bien plus loin...

Ainsi, le jeune Claude Maricourt avait appris l'existence du planétoïde errant référencé sous le nom de Rhéa, qui avait été visité pour la première fois en 1935 par ce prodigieux aventurier français, Léo Saint-Clair, parfois surnommé le Nyctalope.

— Bien que je n'aie jamais rencontré monsieur Saint-Clair en chair et en os, commenta Claude, je

sais qu'il a autrefois sauvé mon grand-père, durant la Seconde Guerre Mondiale¹...Comment peut-il être encore en vie ? Il doit être incroyablement vieux...

Koynos s'était contenté de répondre par un sourire mystérieux, expliquant que le cœur du Nyctalope avait jadis été remplacé par un organe synthétique, qui lui avait peut-être conféré une longévité supérieure à celle des mortels ordinaires. Mais nul ne semblait savoir au juste pourquoi il ne paraissait pas vieillir. Il existait des récits contradictoires sur le sujet. En tout cas, Léo Saint-Clair, redoutant que le monde tombât alors sous la botte nazie, était retourné en secret sur Rhéa durant les jours les plus sombres de la Seconde Guerre Mondiale, afin d'y établir une petite colonie humaine, permanente et pacifique.

C'était sur Rhéa que Koynos se proposait de conduire Claude.

— Mais à présent, Rhéa doit être presque sortie du Système Solaire, avait objecté Maricourt. Comment pourrions-nous y aller ? Nous n'avons pas de technologie...

— Au contraire, nous l'avons... je veux dire que les *Nouveaux Quinze* ont un vaisseau capable d'atteindre Rhéa en un peu plus d'un an.

— Mais aucune science humaine ne peut...

— Vous ai-je dit que c'était basé sur une science *humaine* ? avait rétorqué Koynos.

Cette révélation avait, bien entendu, emporté l'adhésion de Claude Maricourt. Un jeune génie comme lui ne pouvait manquer de saisir l'occasion de voyager jusqu'aux limites du Système Solaire, afin d'explorer un monde étrange et nouveau.

Une fois que Claude eut rejoint les *Nouveaux Quinze*, dont le quartier général se situait dans les Alpes Suisses, Koynos informa le jeune savant que, selon leur théorie, Rhéa était un monde artificiel, un gigantesque astronef construit par une race mystérieuse, dont les descendants avaient dégénéré, devenant les Nocturnes simiesques et les Diurnes aux allures de chauve-souris, que Léo Saint-Clair avait rencontrés durant son premier voyage d'exploration.

Percer les secrets du planétoïde était le but des *Nouveaux Quinze* et, pour cela, il leur fallait l'aide d'un spécialiste de l'antimatière comme Claude Maricourt.

Dix-huit mois plus tard, le vaisseau des *Nouveaux Quinze*, un complexe engin sphérique baptisé l'*Oxus* par Koynos, avait atteint Rhéa.

L'équipage comprenait les quinze dirigeants de l'organisation — Claude avait reçu le numéro Neuf, Koynos étant, bien sûr, le Numéro Un. Ils avaient pris de grandes précautions pour ne pas être détectés par Olbansville, la colonie humaine du Nyctalope, située dans l'hémisphère sud, près de l'équateur, et qui portait le nom du savant français qui avait conçu le premier vaisseau à effectuer le voyage vers Rhéa en 1935.

Leur mission, telle que définie par Koynos, était d'explorer la planète et de déchiffrer ses mystères scientifiques, surtout le secret de sa propulsion, de son champ atmosphérique et des énergies rayonnantes qui faisaient alterner le jour et la nuit sur le planétoïde selon un schéma circadien de dix-huit heures.

La moitié de l'équipage, sous la direction de Frédéric de Soto (le Numéro Deux) était partie explorer Rhéa dans de puissants véhicules blindés, tandis que l'autre, supervisée par le docteur Éva Steilman (le Numéro Cinq), travaillait sur les questions scientifiques. Koynos, lui aussi, était parti pour une mission personnelle... nul ne savait exactement où.

Durant le voyage, Claude s'était souvent demandé qui était vraiment Koynos, et quels étaient ses buts ultimes. Il ne doutait pas qu'il fût humain... mais il semblait également plus qu'humain, différent du reste de l'équipage, qui était composé dans son ensemble de « génies ordinaires », si l'on pouvait s'exprimer ainsi. Rassemblant quelques bribes de bavardages surprises çà et là, le jeune physicien en avait déduit que tout le monde à bord, comme lui-même, avait quelque lien avec le mystérieux Nyctalope qui avait sauvé la vie de son grand-père. Mais pourquoi ?... Il n'en avait toujours aucune idée.

Au bout de dix-huit mois, Koynos et ses secrets demeuraient aussi obscurs que le jour où Claude avait rencontré l'homme à Nyon pour la première fois.

Dans son laboratoire de la base du désert du Nord, Claude apportait la touche finale à son

¹ Voir « L'Enfant Perdu » dans *Nyctalope ! L'Univers Extravagant* de Jean de La Hire.

convertisseur.

— Je dois me souvenir que cet engin est d'une conception totalement révolutionnaire, marmonna le jeune physicien. J'espère que le treillis en cristal tiendra sous la tension. Si quelque chose devait mal tourner... Non, il vaut mieux ne pas y penser...

Entièrement concentré sur son travail, Claude ne remarqua pas un petit insecte rouge, qui avait voleté çà et là dans le laboratoire, et qui venait de se poser sur la manche de sa blouse. De là, l'insecte sauta sur le convertisseur.

Si Claude avait pu l'examiner avec l'un de ses instruments, il aurait découvert que cet insecte n'était pas entièrement naturel, mais constitué de plusieurs éléments bioniques.

Tandis que Maricourt faisait descendre du plafond un projecteur à particules, l'insecte artificiel rampa dans le convertisseur par une petite ouverture. Une fois à l'intérieur, l'étrange créature se déplaça et commença à se transformer en un sinistre mécanisme, qui se fixa au connecteur central du treillis.

— Je vais brancher le projecteur à particules et faire un essai à vide, dit Claude, faisant démarrer l'engin.

Un rayon en émana et toucha la lentille du convertisseur, qui se mit aussitôt à émettre un son étrange, puis explosa en un silencieux éclair de lumière blanche.

Alors que le convertisseur commençait à fondre, se muant en une gluante masse noire et épineuse, une petite bulle d'énergie créée par l'explosion glissa de la machine vers le sol en longeant une série de câbles. Tout cela se déroula à l'insu de Claude, qui était indemne, mais toujours aveuglé par l'explosion.

Si le jeune physicien avait pu suivre la minuscule bulle d'énergie, il l'aurait vue filer de circuit en circuit, traverser des plaquettes de mémoire et des câbles d'alimentation, s'enfonçant toujours davantage dans le complexe réseau de merveilles technologiques qu'était le cœur secret de ce fabuleux monde artificiel, Rhéa.

La bulle atteignit enfin une petite sphère dorée située au centre d'une immense colonne, reliée des quatre côtés par de complexes bras mécaniques.

En parcourant l'un des bras qui, à son contact, se transforma en la même substance noire et épineuse que le convertisseur de Claude, elle déclencha une série de courts-circuits..

Enfin, lorsque la bulle toucha la sphère d'or, celle-ci se fendilla... mais ne se brisa pas.

Puis tout fut silence au Cœur de Rhéa.

Pendant ce temps, bien plus loin dans le désert, un véhicule ressemblant à un tank filait vers une destination connue de son seul conducteur. À l'intérieur, aux commandes, assis dans un grand siège-baquet, se trouvait Koynos en personne, vêtu de cuir léger, coiffé d'un casque d'aviateur. Ses yeux bleus surveillaient attentivement une série d'instruments placés devant lui, tandis que ses longues mains pâles serraient le volant.

Soudain, une voix grésilla dans un haut-parleur :

— De Soto à Koynos. Répondez, Numéro Un ! C'est une urgence !

Koynos actionna un interrupteur.

— Ici Koynos ! Je vous entends, Frédéric.

À bord de l'*Oxus*, Frédéric de Soto poussa un soupir de soulagement. Lui non plus ne connaissait pas les véritables buts de Koynos, mais il ne le savait que trop : le sort de l'expédition reposait sur leur mystérieux commandant.

De Soto, un brillant ingénieur qui avait fait fortune en Amérique du Sud, avait à l'origine rejoint les *Nouveaux Quinze* avec le vague désir de rencontrer Léo Saint-Clair et, peut-être, de lui nuire. La famille de Léo et celle de de Soto avaient été en guerre pendant des siècles. Contrairement à Claude Maricourt, il savait ce que peu de gens au monde connaissaient : le Nyctalope était toujours en vie et en bonne santé, ayant à peine vieilli depuis qu'il avait éliminé son arrière-grand-père, Dominique de Soto, dit Gorillard, en 1930. Mais c'était là de l'histoire ancienne. Frédéric avait vite oublié ses projets de vengeance pour se lancer avec toute son énergie dans la mission de Rhéa.

— Koynos, enfin ! fit-il, cachant à peine son inquiétude. Je craignais que vous ne répondiez pas.

— Le secret est vital pour notre mission, Numéro Deux, répliqua Koynos. Pourquoi rompez-vous le silence radio au risque d'être détecté par Olbansville ?

— C'est à propos du nouveau convertisseur. Je crains que les choses aient mal tourné.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il y a eu une explosion de particules à la base du désert nordique.

Koynos éprouva un choc. C'était totalement imprévu et risquait de tout changer.

— Qu'est-ce qui l'a provoquée ? s'enquit-il.

— Il semble que le Numéro Neuf, je veux dire Claude Maricourt, est impliqué. Si vous en vous souvenez, j'avais déconseillé de recruter un homme aussi jeune et aussi inexpérimenté.

— Et je n'étais pas d'accord, répliqua sèchement Koynos.

La tendance qu'avait de Soto à toujours rejeter la faute sur autrui ne cessait de l'irriter.

— Quelles mesures avez-vous prises ? demanda-t-il.

— Nous avons tenté de masquer l'explosion, mais elle a forcément été détectée par les technos d'Olbanville.

Le poing de Koynos frappa l'accoudoir.

— Bon sang ! Le Nyctalope va apprendre que nous avons infiltré son petit monde privé avant que nous ayons eu le temps de terminer notre mission. Trouvez ce qui s'est passé exactement et faites-moi un rapport dès que possible, Numéro Deux. Koynos terminé !

Dans sa colère, Koynos avait laissé échapper une information capitale qui n'avait pas échappé à Frédéric de Soto :

Le Nyctalope revient sur Rhéa !